

Sex Stars SYSTEM

le magazine du
CINÉMA ÉROTIQUE

AVIERA
OLLANDER
e dans son
emier film

•
ALLY ROZIER

•
LEONORA
ORGI

•
rotisme dans
CINEMA
CANDINAVE

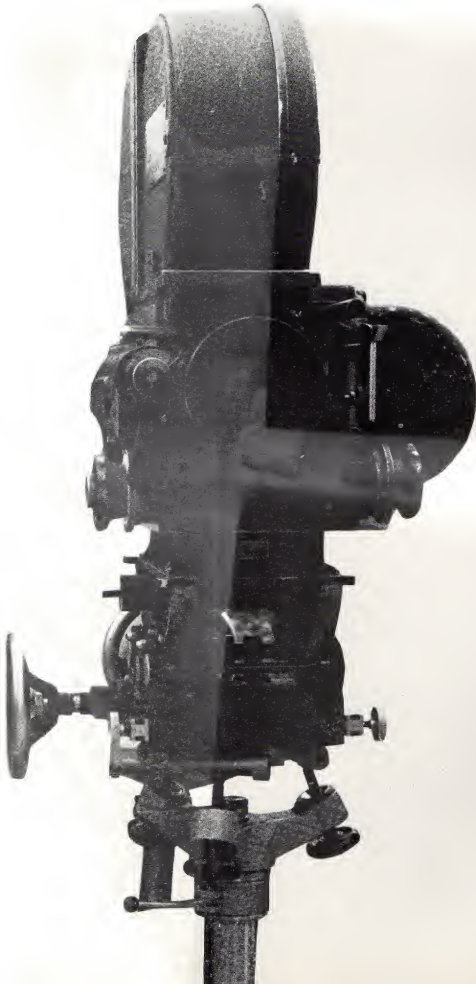
•
SALO"
P.P. PASOLINI

•
NE MANSFIELD

•
LVIA KRISTEL
ns
IMANUELLE 2 ►

mensuel. n10 / PRIX 10 F /
que 100 fb / suisse 8 f / canada \$ 2





SOMMAIRE

— XAVIERA HOLLANDER	3
— Filmographie commentée : WILLY ROZIER	6
— Le Musée des Obsédés : « L'IMPASSE AUX VIOLENCES »	13
— Le bloc-notes du maniaque ..	16
— Cas particulier : « SI VOUS N'AIMEZ PAS ÇA, N'EN DEGOUTEZ PAS LES AUTRES ! »	17
— Quand on aime le vice, on va au cinéma : « SALO ou LES 120 JOURNEES DE SODOME », de PASOLINI ..	20
— La star du mois : ELEONORA GIORGI	23
— Dossier : « LE CINEMA SCANDINAVE » ..	31
— Chair disparue : JAYNE MANSFIELD	35
— La philosophie sur l'accoudoir : ANGES ET CHERUBINS	40
ELLES EN VEULENT !	41
GROS PLAN	42
EMMANUELLE II	43
— Flash back : FRANÇOISE PREVOST dans « MONDRAGON »	46
— Notre cadeau-abonnement	48

Stars System. — Rédaction en chef :
Richard Nora et Jacques Rig — Rédaction :
J.-P. Bouxyou - Britt Nini - P.-H. Mathis -
R.-G. - Jérôme Fandor — Documentation et
filmographies : Britt Nini — Photos :
Alpha France, AMLF, Collection J.-P.
Bouxyou, CCF, CFDC, Cocinor, Derek
Ford, Luso France, Univers Galaxie. Dépôt
légal : 1^{er} trim. 76 — Imprimé en France
par S.I.M., 75011 Paris — Stars System,
55, passage Jouffroy, 75009 Paris — Dir.
de la publication : J.-D. Jacquet — Publi-
cité au journal — Les textes et photos
n'engagent que la responsabilité de leurs
auteurs — © Copyright Stars System 1975.
Tous droits de reproduction réservés pour
tous pays — France loi du 11 mars 1957 —
Distribution : N.M.P.P.

XAVIERA HOLLANDER

nue

dans son 1^{er} film

Après la grande exclusivité du reportage sur Emmanuelle Arsan, l'auteur d'« Emmanuelle » et de « L'Anti-vierge », que nous vous avons réservé il y a trois mois, en voici une autre. Cette exclusivité est consacrée, encore cette fois, à une femme : tout comme Emmanuelle Arsan, elle est, elle aussi, auteur de célèbres sujets littéraires érotiques...

Les photos de Xaviera Hollander, présentées ici, sont, comme c'est toujours le cas dans notre revue, loin d'être sans rapport avec le cinéma : c'est en effet « nue dans son premier film » intitulé « *Pleasure is my business* » que nous vous l'offrons. Nous espérons en outre la sortie prochaine en France de ce film, qui a plus d'un an, et qui expose les charmes troublants d'une femme dont la maturité ne cesse d'être séduisante.

R.G.



▲ Xaviera Hollander



▲ Xaviera Hollander dans « *My pleasure is my business* » (A. Waxman)



Xaviera Hollander et Michael Kirby ▲



Xaviera Hollander et Michael Kirby ▲



Xaviera Hollander et Michael Kirby ▼

FILMOGRAPHIE

- 1972 — Happy hooker / Madame (10/18).
- 1973 — The life and times of X. Hollander.
- 1974 — My pleasure is my business. FILMOGRAPHIE
- 1974 — My pleasure is my business (Albert Waxman).
- FILMS TIRES DE SON ŒUVRE
- 1973 — The life and time of Xaviera Hollander (avec Samantha McLearn dans son rôle).
- 1974 — The life and time of the happy hooker / The life and times of a infamous prostitute.
- 1974 — The happy knocker/Madam (avec Lynn Redgrave dans son rôle).

FICHE TECHNIQUE :

« My pleasure is my business ».
 Réal. : Albert Waxman. Scén. tiré
 du roman de Xaviera Hollander.
 adapt. : Alvin Boretz. Mus. : Tom
 Cochran. Prod. ass. : Gerry Arbeid
 (Miracles Films). Origine : Canada,
 1974. Interprétation : Xaviera Hol-
 lander, Henry Ramer, Michael Kir-
 by, Kenny Lynch, Collin Fox, Don
 Cullen, Jane Eastwood, Dinah Chris-
 tie, George Sperdakoas, etc.



◀ *Xaviera Hollander et Michael Kirby*



▶ *Xaviera Hollander et Michael Kirby*

WILLY ROSTER



◀ Marie Déa et Willy Rozier durant le tournage de «56, rue Pigalle».

« Yacout » (réalisé pour un producteur arabe).

« 20.000 duros » (tourné en espagnol, langue que je connais un peu tout de même...).

« Les hommes de proie »

— Là, Jean Max et Jeanne Boitel s'accusaient sans cesse de tirer chacun la couverture à soi, je passais mon temps à les séparer. C'était plus calme à bord du bateau où l'on a tourné ensuite, parce que Jean Max avait le mal de mer !



1938. « Les Anges noirs »

— C'est le premier film tiré d'un roman de François Mauriac, pour ce film j'ai eu de très bonnes critiques de Roger Régent, de Gilbert Bernard, d'André Rivollet... On a tourné dans les Landes, dans ma région, qui se trouve être celle où se passait l'histoire.

1939. « Champions de France »

— C'est un film sur l'aviron, sans vedettes, qui n'a pas eu un grand impact.



1940. « Espoir »

— C'est le dernier film qu'a tourné le petit Robert Linnen: il devait être fusillé par les Allemands trois mois après, il a été attrappé alors qu'il faisait de la résistance; c'est lui qui avait été « Poil de Carotte », de Julien Duvivier. Je trouve qu'on devrait sortir ce film à la télévision. Il y avait Robert Linnen, Pierre Larquey...

Tony Wright et Magali de Ven-deuil dans «Plus de whisky pour Callaghan» ▼



▲ Nadine Tellier (devenue Baronne de Rothschild !) et Colette Levant dans «Manina, fille sans voiles»



▲ Paul Meurisse et Noëlle Norman dans «Monsieur Chasse»



1944. «L'auberge de l'abîme»
— Tiré du roman d'A. Chamson, on l'a tourné en zone libre pendant l'Occupation. J'ai aussi tourné : «Mélodie pour toi», un film musical dans lequel il y avait René Dary qui est mort il y a pas longtemps, il y avait Gisèle Préville. En zone libre, on pouvait tourner. Cependant, avec «L'auberge de l'abîme», rentré à Paris, les Allemands ont voulu l'acheter ; j'ai refusé, et, très vite, j'ai été convoqué au Service du Travail Obligatoire. Alors j'ai fait un plongeon dans la nature pour seize mois ! Je me suis caché chez des amis.

▼ «Le Bagnard»



1945. «Solita de Cordoue»
— C'est encore une histoire qui se passait dans les Landes avec des gîtans, et j'ai eu beaucoup de plaisir à tourner près du lac de Soustons, toujours dans ma région.



▲ Lily Bontemps et Pierre Gay dans «Le Bagnard»

1946. «Monsieur chasse»
— C'est un film en décors artificiels, un de mes rares films en studio. C'est tiré de la célèbre pièce de Feydeau, c'est très amusant. Au cours du tournage, sur les toits de Paris,

APRÈS UN DUEL À L'ÉPÉE DE 10 MINUTES DANS LES BOIS DE VERRIÈRES
François Chalais est blessé au bras par Willy Rozier, à la 3^e reprise

Après la rencontre, le critique et le producteur, qui se sont battus pour l'honneur de Marc Dég, ne se sont pas réconciliés



J'avais oublié de prévenir tous les locataires avoisinants : soudain ils découvrent un gars en caleçon (c'était Paul Meurisse !) courant sur les corniches des immeubles. Ils ont appelé Police-Secours... Ils disaient : «Ce sont encore des étudiants!». A l'arrivée de la police, Paul Meurisse, qui est un farceur de la plus belle eau, a dit : «Je suis médecin à la Pitié!»...



▲ «L'Aventurière du Tchad»

L'agent lui a répondu : « Je m'en fous, pas de pitié ». Et pourtant, j'avais bien dit à Paul de ne pas s'éloigner...



1947. « Les Trafiquants de la mer »
— C'est pour ce film qu'ont été réalisées les premières prises de vues sous-marines ; je les faisais moi-même. Il faut vous dire que j'ai été représentant olympique de la France aux Jeux d'Amsterdam, car j'ai été champion de France du 200 mètres brasse. Bref, c'est ce qui m'a donné des aptitudes pour la prise de vues sous-marine ! C'était bien avant Cousteau. On avait fabriqué un caisson pas toujours très étanche...



1948. « 56, rue Pigalle »
— Ah ! c'est à cause de ce film qu'est arrivée l'histoire de François Chalais ! Je l'avais provoqué en duel ! Moi je suis sportif, se battre en duel, c'est marrant, j'ai pas pris ça au tragique. Il était champion de fleuret et il croyait m'embrocher comme un lapin, mais il ne savait pas que je l'étais aussi... Cette histoire a fait marrer tout le monde ! Il y avait trente journalistes, les actualités françaises, etc. J'ai même le film chez moi ! Depuis, on s'est serré la main, et je ne pensais pas que vingt ans plus tard, dans un de ses bouquins, il reparlerait de moi comme quelqu'un qui a glissé vers la facilité et le film pornographique. (...)



Pascale Roberts dans « Par ici la sortie » ▲

— Comme on tournait dans le vrai tribunal de Nice (la Chambre Correctionnelle), près de nous avaient lieu de vraies audiences. Très vite tout s'est mélangé, cela a donné lieu à des quiproquos inénarrables... Des gens venaient faire des grâces à mon faux président qui, lui, se prenait au jeu !... On donnait du « maître » à mes figurants-avocats !... Et un film parti comme ça ne pouvait finir qu'avec une histoire tout aussi rocambolesque : c'est arrivé peu de temps après sa sortie.



1949. « L'Épave »
— C'est le film avec Françoise Arnoul. J'ai vu rentrer une petite jeune fille, et j'ai trouvé qu'elle avait quelque chose de particulier. Après les essais, je lui ai donné le premier rôle : je me suis fais engueuler par les commanditaires. J'ai tenu bon, et avec raison : le film a très bien marché. Là encore y a eu des prises de vues sous-marines. On va d'ailleurs les voir prochainement à la Télévision dans une émission à propos des précurseurs de ces procédés.



1951. « Les Amants maudits »
— C'est avant tout l'histoire de Pierrot-le-Fou...



▲ Françoise Rasquin dans « Pri-sonniers de la brousse »

1952. « Manina »
— J'avais vu une couverture de « Match » où elle était en danseuse parmi les coquelicots. On m'a dit que c'était la fille de Monsieur Bardot, un industriel de l'air liquide. J'ai été la voir tourner dans « Le Trou Normand » d'un grand camarade, Bordelais aussi, Jean Boyer. Elle était bien inexpérimentée mais je lui ai donné le premier rôle quand même. Brigitte se baladait toujours pieds nus et il fallait les lui laver et la chauffer avant les prises de vues. Elle était très charmante et le cinéma ne semblait pas l'intéresser beaucoup ; elle déclarait préférer la danse. Je ne pensais pas moi-même qu'elle ferait une telle carrière, manquant de ce qu'on appelle « le feu sacré », je pensais qu'elle allait en rester là...



1953. « L'Aventurière du Tchad »
— Pris par le désir de filmer en Afrique, j'ai tourné ce film au Tchad. On s'est tapé des marches formidables. Ma femme et moi, nous doublons les acteurs pour la chasse à l'éléphant. On a eu des aventures, des charges d'éléphants blessés avec un Jean Daney courageux, ne se dégonflant pas, je dois dire.

«L'Aventurière du Tchad» ►



◄ «A toi de jouer Callaghan»

«L'Aventurière du Tchad» ►



«Solita de Cordoue» ▶



▲ «Les Amants Maudits»

1954. « A toi de jouer Callaghan »

— Ah ! c'est le premier de toute une série ! Tony Wright, je l'avais engagé parce que dans « France-Soir », j'avais lu qu'il avait sauvé une femme de la noyade en plongeant dans la Seine. J'avais auparavant engagé le fils de Charlie Chaplin, mais il nous avait prévenu au dernier moment qu'il était engagé aux USA ; obligé de le remplacer au pied-levé, j'ai vu la photo de cet acteur de la télévision anglaise en première page de « France-Soir » et je lui ai fait signer un contrat à option pour quatre films.

1955. « Plus de whisky pour Callaghan »

— C'était la vogue, à l'époque, des films policiers comiques...



1956. « Prisonniers de la brousse »

— Tourné aussi en Afrique (en République Centrafricaine) autour de la véritable épave d'un avion tombé en brousse. Je l'ai tourné avec Georges

Marshall : tous les week-ends il partait à la chasse et c'est ce qui a déterminé son métier actuel ! Il est devenu guide de chasse, à Ouada, dans l'organisation d'Orgeix, qui est, lui-même, un ancien acteur : Jean Paqui !



1957. « Un homme se penche sur son passé »

— Ce film a été tourné dans le nord de la Norvège : c'était un grand dépaysement. Un grand plaisir pour



Liliane Rey dans « A toi de jouer Callaghan » ▶



▲ Philippe Clay et Estella Blain dans « Les Têtes Brulées »



Monde de football. Elle avait promis de passer la nuit avec l'équipe de Grèce si elle était victorieuse. Je crois qu'ils ont gagné... De toute façon, elle avait beaucoup plu à toute l'équipe du film !



1967. « Les têtes brûlées »
— Tourné en Espagne avec Jacques Dufilho dans un rôle peu courant de baroudeur.



1973. « Les yeux du cœur »
— Je me suis, moi aussi, lancé dans l'érotique hélas ! mais j'ai tourné tout de même un petit court-métrage qui m'a valu un grand prix (G.P. du III^e Festival du Film pour la jeunesse et le Prix Spécial du Jury des enfants au Salon 1973). Le sujet : adapté du même auteur que « Les têtes brûlées », il s'agit d'un conte qui met en présence un gosse et un chien. Ce film est passé à la télévision, c'est



◀ Zeta Apostolou et Jean Sobiesky dans « Les Chiens dans la Nuit »



moi. C'est un très beau côté du métier, le dépaysement. On a, dans ce métier, tendance à mélanger le rêve et la réalité, c'est pas un mauvais côté malgré tout.



1958. « Callaghan remet ça »
— Ces films sont passés dans toutes les télévisions, sauf à l'ORTF.



1964. « Les chiens dans la nuit »
— J'avais une actrice très bien : Zeta Apostolou qui, depuis, a fait parler d'elle au cours de la Coupe du



▲ Zeta Apostolou et Jean Sobiesky dans « Les Chiens dans la Nuit »



«Les Amants Maudits» ▲



«Les Chiens dans la Nuit» ▲

un grand succès d'émotion, qui touche le cœur des hommes et des enfants. Il s'adresse à un côté qui est pour moi le meilleur chez l'homme : l'amour des bêtes.

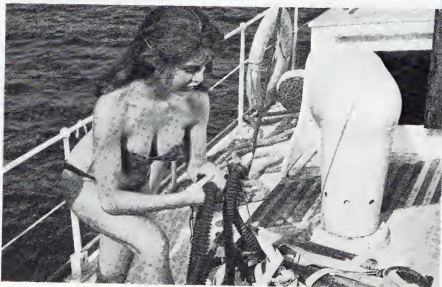
— Que pensez-vous de la situation actuelle du cinéma, du cinéma érotique ou pornographique plus particulièrement ?

— Bien que je ne tiens pas à trop en parler, voici mon avis : il faut faire confiance aux hommes, et leur donner la libre disposition de leur choix.

Si il est assez grand pour faire la guerre ou pour voter, il peut choisir le spectacle qu'il désire. C'est le cas en Hollande, au Danemark, etc. On fait confiance au jugement des individus. Plus il y a de contrainte plus on en parle, moins on va vers la normalisation de ces choses. Ces films sont mis au ghetto... Plus on interdit, plus on relance l'intérêt, alors qu'en laissant faire les choses tout se serait normalisé.

W.R.

(Propos recueillis par R. GENET)



▲ Brigitte Bardot dans «Manina, Fille sans Voiles»

FILMOGRAPHIE

WILLY ROSIER

Né le 27 juin 1901

à Talence (Gironde)

D'abord scénariste sous le nom de Xavier Vallier, et réalisateur de C.M.

- 1932 — 300 à l'heure.
- 1933 — N'épouse pas ta fille.
- 1934 — Les Anges Noirs.
- 1935 — La pluie d'or.
- 1936 — Maria de la nuit.
- 1937 — Yacout.
- 1938 — 20.000 dours.
- 1939 — Champions de France.
- Les hommes de proie.
- 1940 — Espoir.
- 1942 — L'auberge de l'abîme.
- 1943 — Mélodie pour toi.
- 1945 — Solita de Cordoue.
- 1946 — Monsieur chasse.
- 1947 — Les trafiquants de la mer.
- 1948 — 58, rue Pigalle.
- 1949 — L'épave.
- 1950 — Le bagnard.
- 1951 — Les amants maudits.
- 1952 — Manina, fille sans voiles./
- La fille sans voiles.
- 1953 — L'aventurière du Tchad.
- 1954 — A toi de jouer Callaghan.
- 1955 — Evasion africaine (série de C.M.).
- Plus de whisky pour Callaghan.
- 1956 — Prisonniers de la brousse.
- Et par ici la sortie.
- 1957 — Un homme se penche sur son passé.
- 1960 — Callaghan remet ça.
- 1962 — Le roi des montagnes.
- Voleurs de femmes.
- 1964 — Les chiens dans la nuit.
- 1967 — Les têtes brûlées.
- 1972 — Dany la ravageuse.
- 1975 — Les yeux du cœur (C.M.).
- Rose, la femme du diable

LE MUSÉE DES OBSEDES

par JEAN-PIERRE BOUYXOU



Fétichisme et prostitution : Billie Whitelaw.

"L'IMPASSE AUX VIOLENCES"

« Des scènes macabres et violentes (crimes crapuleux et scènes de cabarets graveleuses) sont le cadre de ce fait divers peut-être authentique, mais à peine croyable. (...) Cette ambiguïté et le contexte sordide feront déconseiller le film. » (Répertoire Général de l'Office Catholique, 1961.)

« Il est impossible d'accéder sans malaise à l'érotisme maladif et dévié d'une œuvre comme « The Flesh and the Fiends », qui (...) exerce un attrait proche de la nécrophilie. (...) L'intérêt s'efface devant une complaisance morbide pour le macabre, pour la corruption de la chair. » (Jean-Paul Török, « Positif » n° 40, juillet 1961.)

L'indignation de la presse en dit long sur le mode d'érotisme véhiculé par « L'Impasse aux violences », dont la fascination vient, effectivement, d'une constante complaisance dans l'ignominie. Film délibérément amoral jusqu'en son dénouement, surprenant à l'époque), il trouble par son climat incroyablement macabre, par la jubilation de ses personnages à se vautrer voluptueusement dans la crasse, le meurtre et la laideur. C'est toute une esthétique de la bassesse et de la hideur que « The Flesh and the Fiends » propose et définit. Ici, la sexualité se fait sordide pour mieux accompagner et magnifier l'horreur : démarche habituelle aux productions de Baker et Berman (« Le sang du vampire », « The Trollenberg Terror ») et à leurs réalisations (« What a Curve Up ! », « Jack l'éventreur », « L'affaire de Sidney Street », à un moindre degré « Les chevaliers du Démon » ou « Le secret de Monte-Cristo »). On retrouve incontestablement leur griffe dans « The Flesh and the Fiends » (dont Berman signe l'ailleur la photo, et où l'on reconnaît le scénariste habituel du tandem, Leon Griffiths), mais, contrairement à des cinéastes moins percuteurs (Henry Cass), Gilling ne se laisse pas dévorer par la personnalité de ses producteurs, et leur impose partiellement son style (lyrisme et sens agressif de l'humour, gothisme de la peur), signant là son meilleur film.



L'orgie, version « libre » (suite). A gauche, habillée, Billie Whitelaw; au premier plan, assis, George Woodbridge.



Donald Pleasance et Billie Whitelaw.



L'orgie, dans la version projetée en Angleterre et en France (au premier plan, assis, George Woodbridge).

De la très véridique histoire du Dr Knox (jugé à Edimbourg, en 1920, pour avoir acheté des cadavres aux « résurrectionnistes » Burke et Hare), Gilling avait déjà tiré un scénario en 1949 (pour « The Greed of William Hart » ou « Horror Maniacs », d'Oswald Mitchell, où Arnold Belle campait Cox-Knox, Tod Slaughter personnifiait Hart-Hare et Henry Oscar, futur acteur fisherrien, fut Moore-Burke). « The Flesh and the Fiends » fut diffusé en France dans sa version « sage ». Certaines des photos publiées ici proviennent de « l'autre » version ; mais il suffit de se référer au soporifique remake que Vernon Sewell fera du film en 1971 (« Burke and Hare », où Harry Andrews succèdera à Cushing, Glynn Edwards à Pleasance et Darren Nesbitt à Rose) pour vérifier que le cul ne fait pas forcément l'érotisme, et que la fascination vénéneuse de « The Flesh and the Fiends » vient décidément d'ailleurs...

Jean-Pierre BOUYXOU.



June Laverick et Peter Cushing (borgne, comme l'était réellement le Dr Knox).



Le même plan d'orgie, avec les mêmes interprètes, dans la version destinée aux pays à censure permissive.

TECHNIQUE

« The Flesh and the Fiends » (« L'Impasse aux Violences ») - (aux S.A. : « Mania », réédité en 1965 dans une version de 84 minutes titrée « The Fiendish Ghouls ») - Réal. : John Gilling - Sc. : J. Gilling et Leon Pritts - Ph. : Monty Berman - Montage : Jack Slade - Décors : John Black - Maquillage : Jimmy Evans - Musique : Stanley Black - Prod. : Bert S. Baker et Monty Berman, pour Triad (Londres) - DyaScope, noir blanc - Durée : 97 minutes (en France : 92 minutes) - Copyright du juillet 1961 (certificat « X », durée réduite à 90 minutes par la censure française) - Tourné en deux versions - Distr. mondiale : Universal International - Distr. en France (en v.o., interdit aux moins de 18 ans) : Universal International Inc. - Côte de l'Office Catholique du Cinéma : 4 B (« à déconseiller, rarement dangereux ») - Avec Peter Cushing (Dr Robert Knox), Donald Pleasance (Charly Hare), George Rose (William Burke), Billie Whitelaw (la prostituée Mary Patterson), Melvyn Hayes (l'idiot Daft Jamie), Dermot Walsh (Dr Geoffrey Mitchell), Renee Houston (Helen, l'épouse de Burke), June Laverick (Martha), John Cairney (Chris Jackson), George Woodbridge (le taverrier), etc. Origine : Grande-Bretagne, 1960.

Renee Houston, George Rose et Donald Pleasance : la volupté dans le meurtre et la fange.



L'orgie, version « libre » (suite). Au premier plan, hurlante et dépoitraillée, June Laverick ; au second plan, le gros Woodbridge en galante attitude.



bloc notes du Maniaque

Si on ne vous en avait pas parlé, c'était point par manque d'envie d'en causer, et il est temps de dire un petit mot sur les récentes « réglementations fiscales » qui taxent le porno, désormais. A remarquer d'abord, que les dispositions gouvernementales (projets de lois, amendements, décrets et autres clowneries) se multiplient, se contredisent et se bousculent à un rythme tel que le « Film Français » y perd, lui-même, son latin (et c'est d'ailleurs pour ça que nous hésitions à commenter des trucs qui, huit jours après, étaient remplacés par d'autres). A noter, ensuite, que tout ça vise (et atteint) un but unique, par des voies parfaitement anticonstitutionnelles : rapporter tout plein de fric au Pouvoir, tout en faisant le jeu des productions réactionnaires et en instaurant un mode nouveau (et particulièrement pourjadiste) de censure. Bon. Tant qu'une bande de salopards (ils quasi totalisés des Meiks qui font en France du cinécho trouduclesque), nous on s'en fout : ça reste entre eux, tout ça, si l'on peut dire... Le grand oublié, comme toujours, c'est le troisième volé de cette petite histoire, à savoir le spectateur, heu... pardon, l'exploité. A « S.S.S. », nous pensons qu'il n'y a pas encore un seul film de cul s'inscrivant de façon réellement révolutionnaire contre les vieilles institutions (Travail - Famille - Patrie) chères à notre « libéralisme avancé », et même s'il nous arrive de défendre certains produits, c'est simplement parce qu'ils sont un peu moins pourris que d'autres. Le gros hic, c'est que LE NOUVEAU SYSTEME DE CENSURE PAR LE FRIC EST BEL ET BIEN MIS EN PLACE POUR QU'UN TEL FILM NE PUISSE JAMAIS EXISTER. Et c'est ça qui est grave.

● Alain Tissier avait raison (« S.S.S. » n° 9) : « A partir du moment où le comédien signe son contrat, il connaît le scénario : il peut refuser tel ou tel type de scènes érotiques... » La preuve : Jean Valmont, acteur de « Un corpo caldo per l'inferno » (Franco Montemuro) attaque « Empire Distribution » qui a eu le malheur de faire

ajouter à ce film, qui date de 1967, dans sa version française actuelle, des séquences de hard pour le recommercialiser... Le demandeur a obtenu la saisie de toutes les copies rebaptisées « La fure des sexes » et, également, une astreinte de 10.000 F par infraction constatée.

LES RUBRIQUES AUXQUELLES VOUS AVEZ ECHAPPE : « Ne » (chronique du film coulant), « Adieu, poux laids » (chronique du ministère de l'hygiène publique), « L'alibi d'O » (chronique du champ freudien), « La course à la capote » (chronique des années de balse), « La pute enchantée » (chronique des éros-centers), « Pine au chiot » (la vie des animaux pour les moins de trois ans), « Un sac de bites » (chronique des mères castratrices), et surtout : « Herr Oskor » (chronique des nostalgiques du III^e Reich).

● Aux Presses de la Cité, sous la double signature de J.-Pierre Bastid et de R. Kock, est paru un roman pas inintéressant, encore que peu lesté : « Le Passeur Basque ». En fin de volume, Bastid publie sa bibliobio-filmographie. Or, s'il est fait mention du minable film de cul qu'il signa Jean-Loup Grosdard, Bastid oublie de mentionner deux autres films cochons qu'il commit naguère : « Salut les copines » (signé Michellangelo Astruc) et « Hallucinations Sadiques » (signé Roy Korman). Heureusement que « S.S.S. » est là pour lui rafraîchir la mémoire !

Fignolage de la filmo de Christina Lindberg (« S.S.S. » n° 8) : une version soft de « Thriller » vient de sortir en Belgique, sous le titre « La Vengeance est un plat froid ».

Jody Maxwell, l'étonnante suceuse chantante de « S.O.S. », vient de tourner (aux USA) une série très gentille soft de courts métrages en 16 mm, destinés... aux sex-shops japonais. Une pincée de nichons pour une poignée de Nippons, quoi.

CE MOIS-CI ON A Z'YEUTE POUR VOUS : Les tétons de Corinne Le Poulain dans « Splendeurs et misères des Courtisanes » (à la télé en plein Noël), le début d'une scène de cul avec J.-P. Law ou Nathalie Delon bizarrement absente des copies françaises (toujours en plein Noël), des petites Françaises dans « A nous les petites Anglaises ».

Parmi les films pervers à venir : « Prout prout ». Non, ce n'est pas une version cinématographique de l'histoire du pétomane fou (personnage de Mandryka), c'est l'histoire d'un mariage « forcée » entre deux homosexuels.

Du 10 au 18 avril 1976, le V^e Festival de Paris du Film Fantastique et de Science Fiction se tiendra au Palais des Congrès. Il y a de grandes choses en l'air, l'initiatique J.-P. Bouyxou y soit notre envoi spécial !

SI VOUS N'AIMEZ PAS ÇA N'EN DÉGOUTEZ PAS LES AUTRES

« J'ai fait ce film car à l'heure actuelle on fait beaucoup de bruit autour de la pornographie, ce qui me semble parfaitement dérisoire. En effet, je pense qu'il serait beaucoup plus honnête de parler immédiatement d'affaire financière car, si la pornographie a atteint en France un caractère politico-social, c'est uniquement à travers l'intérêt financier qu'il représente.

D'autre part, il me paraissait important, compte tenu du remue-ménage provoqué par la pornographie, de remettre celle-ci à sa juste place, à savoir un moyen d'expression pouvant être utilisé et interprété de manières absolument différentes, et c'est pourquoi j'ai choisi de me servir de la pornographie comme d'un élément à base comique. Je m'explique :



▲ Eva Quang, R. et Liliane Lemieuvre, Alain Plumet et Marlène Myler.

SI VOUS N'AIMEZ PAS ÇA N'EN DÉGOUTEZ PAS LES AUTRES



Corinne Lemoine et Eva Kriss ▲

La pornographie, telle qu'elle est présentée en France, est parfaitement dérisoire (prétextes débilés n'ayant pour but que d'amener des images perverses et dénuées de tout intérêt). Partant de ce principe, il m'a été relativement simple de rendre des images pornographiques comiques et ce, face aux comédiens, représentant le public assistant dans un cinéma à la projection d'un film pornographique, qui ont accepté de faire ce film avec moi et qui ont été, pendant tout le tournage, livrés à leurs improvisations. Néanmoins, je tiens à dire que je ne suis pas un adepte du cinéma pornographique tant qu'il sera aussi mal représenté sur nos écrans. Cependant, il est à noter que, depuis toujours, l'érotisme et la pornographie ont permis aux gens d'évoluer. Je ne pense pas que Freud était un être dépravé sexuel ni même qu'il ait basé toute sa littérature sur le sexe dans le seul but d'avilir ou de corrompre l'être humain, mais simplement parce qu'à juste titre il considérait le problème sexuel comme étant partie intégrante d'une société. Ceci étant, je pense que si le cinéma pornographique est taxé, comme il l'est actuellement en France, sous le prétexte d'atteinte à la dignité de l'être humain, il serait indispensable que le marché de l'armement (qui protège des intérêts que tout le monde connaît) soit non seulement super-taxé, mais, qui plus est, strictement interdit, car je pense qu'il ne porte pas seulement atteinte à la dignité de l'être humain mais qu'il engendre la violence et est le summum de la déchéance humaine.

En conclusion, je crois qu'il est bon de bien comprendre le sens de l'industrie cinématographique, celle-ci est gérée par des producteurs qui, par définition, ont pour métier de produire, ce qui signifie : "donner naissance à un projet ou rapporter..."

Raymond Lewin.

Fiche technique : « SI VOUS N'AIMEZ PAS ÇA, N'EN DÉGOUTEZ PAS LES AUTRES » (ex-« Quand le radis poussent »). Réal. : Raymond Lewin. Scén. : Raymond Lewin. Photo. : Jacques Assuérus (couleurs). Ing. du son : Alain Carvillier. Mont. : Boris Lewin. Prod. : Georges Glass (C.O.F.C.L.). Origine : France, 1976. Durée : 1 h 20'. Interprétation : Pierre Doris, Romain Bouteille, Perrette Souplex et la troupe du « Café de la Gare » (des spectateurs), Corinne Lemoine, Eva Quang, Eva Kriss, Alain Plumet, Richard et Liliane Lemieuvre, Marlène Myler, Stéphane K. Marlike Henkess, etc.



▲ Parmi les acteurs de la troupe du café de la Gare : Pierre Doris et Romain Bouteille.

aussi peu à peu. Seuls quelques rares retardataires provoquent encore quelques remous éternels...

Il s'agit d'un film pornographique. Chaque spectateur trouve une « bonne » raison à sa présence dans la salle... Mais il apparaît clairement qu'il y a là surtout deux genres de spectateurs : les « habitués » qui viennent par « besoin » et les autres qui ont toujours l'alibi de la « rigolade », ou de la curiosité, ou encore l'intérêt socio-psychologique que peut représenter un public de cinéma porno. Il y a aussi les femmes, éternelles suiveuses.

Ces deux grandes catégories de spectateurs se manifestent par des commentaires au sujet du film. Les premiers prennent la défense du cinéma porno : cela correspond à un besoin, c'est instructif, c'est le courant de l'histoire, il était temps que le sexe soit porté à l'écran puisque le cinéma est un art au même titre que la littérature, au même titre que l'art sculptural de l'Antiquité...

Les autres, eux, ne ménagent pas leurs réflexions : ils argumentent contre la pornographie. Pour eux, les habitués de ces salles obscures ne sont que des dépravés ; il n'y a pas d'amour dans ces films ; passivité du spectateur ; incohérence des scénarios ; pseudo-acteurs ; vulgarité...

Chaque spectateur poursuit (mentalement) son petit bonhomme de chemin, tour à tour accroché par le film, tour à tour attentif à ce qui se passe dans la salle.

R. Genet.



▲ Eva Quang ▲

Le décor principal du film est... une salle de cinéma ! Les héros : les spectateurs.

La séance n'est pas encore commencée et l'on assiste au remue-ménage complexe que constitue l'installation des gens à leur place. La lumière s'éteint, le rideau s'ouvre. Les bruits hétéroclites de la salle s'éteignent



▲ Eva Kriss et Corinne Lemoine.

SALO'

ou les 120 journées de SODOME

QUAND ON AIME
LE VICE
ON VA AU CINÉMA



Pier Paolo Pasolini au cours du tournage de «Salò»



«Ce film n'est pas autre chose que la transposition cinématographique du roman de Sade "Les 120 Journées de Sodome". (...) Dans ma fidélité absolue au texte de Sade, j'ai cependant apporté une nouveauté tout aussi absolue : l'action au lieu de se passer dans la France du XVIII^e siècle, se passe à peu près de nos jours, précisément à Salò, aux environs de 1944. (...)»

Naturellement, il y a des disproportions entre les quatre protagonistes de Sade devenus des nazifascistes et les nazifascistes eux-mêmes, ceux qui sont vrais historiquement : différences dans la psychologie et dans l'idéologie. Différences et aussi quelque incohérence. Mais ceci a pour fonction d'accroître le climat visionnaire, de cauchemar irréel, du film...»

Pier Paolo PASOLINI.

Dans une villa de Salo, quatre « Seigneurs » mettent au point un règlement auquel, avec un plaisir masochiste, ils vont se conformer strictement.

Parmi le matériel humain à leur disposition, ils choisissent froidement les huit plus beaux garçons et les huit plus belles filles, ainsi que quatre soldats très doués de la République; quatre autres garçons feront office de corps de garde. Les femmes des quatre Seigneurs sont déclassées au rang d'esclaves. Les Seigneurs, avec leur suite, s'enferment dans la villa où ils passent 120 journées en suivant, heure par heure, les règles d'un code terrifiant.

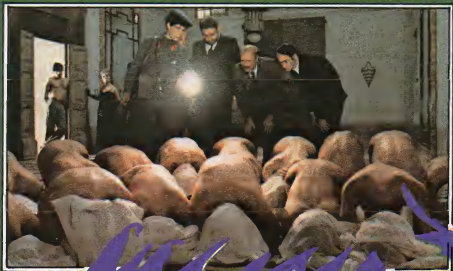


L'histoire du film se déroule en trois blocs: selon la règle de l'enfer sadien, le premier est le « cercle des passions »; le second le « cercle de la merde »; le troisième le « cercle du sang ».

D'abord et dans l'ordre, la salle des orgies est le théâtre de la mise en actes des moments érotiques forts des récits des maquerelles; la table réunira tous les protagonistes autour d'un repas d'excréments en l'honneur du président; ensuite, il y aura le mariage homosexuel de trois Seigneurs avec trois militantes, béni par un évêque...

Le final: le supplice des victimes désignées par les Seigneurs, jusqu'à la mort.

R.G.





F.T. «SALO ou Les 120 Journées de Sodome». Réal. : Pier Paolo Pasolini. Scén. tiré du roman de D.A. Marquis de Sade - Adapt. : P.P. Pasolini et Sergio Citti - Photo. : Tonino Delli Colli (Technicolor) - Musique : Ennio Morricone. Mont. : Nino Baragli - Décor. : Dante Ferretti - Prod. : Alberto Grimaldi (co-prod. : PEA, Produzioni Europee Associate, Les Artistes Associés) - Dist. : Les Artistes Associés - Origine : F. Italie 1975 - Interprétation : Paolo Bonacelli (Le Duc), Giorgio Cataldi (L'Evêque), Uberto P. Quintavalle (Curval), Aldo Valletti (Durcet), Helene Surgère (Signora Vaccari), Sonia Saviane (La virtuose), Catherine Boratto (Signora Castelli), Elsa de Giorgi (Signora Maggi), Tatiana Mogilansky, Susanna Radaelli, Giuliana Orlandi et Liana Acquaviva (les filles), Sergio Pascetti, Bruno Musso, Antonio Orlando, Franco Maril, Umberto Glessari, Lamberto Bock, Gaspare di Jenno (les jeunes gens victimes), etc.

ELEONORA GIORGI

Le cinéma érotique a évolué : « avant », il y avait les actrices « bien sous tout rapport » qui sévissaient dans le cinéma commercial, et les pseudos actrices style putes du cinéma érotique... Cette dichotomie simplette est en train de s'effriter avec l'apparition, dans le cinéma érotique, de jeunes filles apparemment « bien sous tout rapport ». C'est le cas d'Eléonora Giorgi qui a l'icônographie des nouvelles générations, c'est-à-dire la physique de n'importe quelle petite bourgeoise propre (la classe d'une Dominique Sanda, la décontraction de Miou-Miou ou de Juliet Berto) ; de plus, elle fonctionne sur les critères de la libération sexuelle... Bien sûr, le cinéma italien est dans ce domaine-là, aussi, fort loin devant nous ! Mais il faudra bien se rendre à l'évidence : une standardisation, au niveau du type de femmes au cinéma, donc au niveau de la réalité sociale, s'est opérée.



▲ Eléonora Giorgi

Eléonora Giorgi et Paolo Villaggio dans «Alla mia cara mamma nel giorno del suo compleanno» (Luciano Salce) ▼



Pages suivantes : E. Giorgi et Maurizio Bonuglia dans «La Sepolta Viva» ▶







▲ E. Giorgi et Maurizio Bonuglia dans «La Sepolta Viva» ▲



E. Giorgi et P. Villaggio dans «Alla mia cara mama...» (Lucia no Salce) ▲



E. Giorgi et Gabriele Ferzetti dans «Appassionata» (Gian Luigi Calderone) ▲



▲ E. Giorgi et G. Ferzetti dans «Appassionata»



▲ E. Giorgi



◀ *Eléonora Giorgi dans
«Appassionata»*



▲ *Eléonora Giorgi dans
«Appassionata»*

▼ *Eléonora Giorgi dans «Appassionata»*





Eléonora Giorgi dans «Il Bacio» (M. Lan- ▲ franchi)



▲ E. Giorgi et P. Villagio



▲ E. Giorgi et P. Villagio



▲ «Il Bacio di una morta» (Mario Lanfranchi) ▲

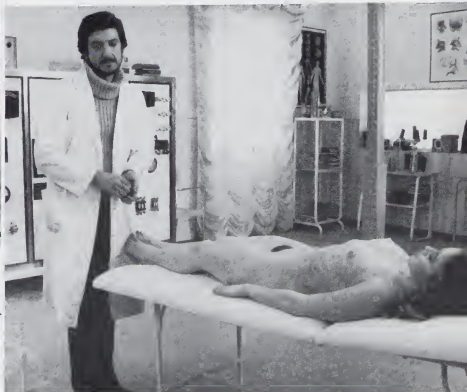


P. Villaggio et (au fond) E. Giorgi



Eléonora Giorgi et Luigi Progetti dans
«Convieni far bene l'amore»
(P.F. Campanile)

◀ P. Villaggio et les fesses d'Eléonora Giorgi



FILMOGRAPHIE

ELEONORA GIORGI

- 1971 — Storia di una monaca di clausura / Les religieuses du Saint-Archange (Domenico Paolella).
- 1972 — Appassionata (Gian Luigi Calderone).
- 1973 — Il bacio di una morta / Il bacio (Mario Lafranchi).
— Alla mia cara mamma nel giorno del suo compleanno (Luciano Salce).
- 1974 — La sepolta viva (Aldo Lado).
— Il convent de bien faire l'amour (Pasquale F. Campanile).
- 1975 — La sbandata (Salvator Samperi).
— Cuore di care (Alberto Latuada).

LE CINEMA

SCANDINAVE



Sorti en Belgique sous le titre « Les filles du Nord ne sont pas froides », ce film sur la débâche à Helsinki, fort audacieux en son temps, obtint pour 1965 le Grand Prix de l'État Finlandais.

Ulla Bella et Willy Rathnov dans « The Story of a Magic Lighter », du Danois Peer Guldbrandsen (1969), adaptation érotico-moderne du conte d'Andersen « Le briquet enchanté ».



Ole Ernst et Agneta Ekman dans « Per », de Hans Kristensen (1975), comédie érotique très représentative du jeune cinéma danois.



Le mythe d'un cinéma scandinave « audacieux » et « hyperérotisé » commence à se dégligner ; mais, jusqu'à une date récente, il était de bon ton de n'en parler qu'avec des mines gourmandes, en affirmant que le cul nordique était, de loin, le plus agressivement impudique du monde. Or, s'il est exact que la nudité fut tôt utilisée en Suède (« Midvinterblot » - « Le sacrifice », 1945, de Gösta Werner) et au Danemark (« Ditte Menneskebarn », 1947, de Henning et Jenens), l'érotisme scandinave n'en était pas moins ignominieusement « sain », s'en tenant à une écœurante apologie de la nature. Le prototype de ce cinéma reste « Hon Dansade en sommar » (« Elle n'a dansé qu'un seul été », 1951), où Arne Mattson se servait du cul pour glorifier éhontément le conformisme sexuel le plus cornichon.

Il n'est pas étonnant que le très moralisateur Lo Duca, dans le tome I de son bouquin sur « L'érotisme au cinéma » (1963), se soit pâmé sur la « fraîcheur », la « jeunesse » et la « pureté » de ce film ultra flic. La tradition culturelle suédoise et danoise est à la base d'une permisivité relative, faisant que le nu intégral n'a JAMAIS été interdit dans les films de ces pays. Seuls les impératifs de l'exportation incitèrent, durant longtemps, les réalisateurs à s'autocensurer.

Le cinéma suédois a fâcheusement conservé cette tendance à utiliser le nu, dans des films aussi peu érotiques que possible, pour créer un mysticisme morbido-paillard extrêmement sinistre : voir le sénile Bergman et ses fantasmes de vieille pucelle, la pitoyable Mai Zetterling et ses chatouillis freudiens, le poussif



La scène sado-masochiste (simulée) de « Why ? » (« Pourquoi font-elles ça ? », d'Eberhard et Phyllis Kronhausen (1971) : voir « S.S.S. » n° 7 et n° 8.

Vilgot Sjöman et son réformisme foireux, etc. Parallèlement, est née toute une production destinée à alimenter les salles spécialisées, où sévissent les pires tâcherons : Torgny Wickman (un Hustaix mâtiné de Pécas), Arne Mattson (toujours prolifique et ayant abdiqué toute fallacieuse ambition), Mac Ahlberg (un ringard qui fit illusion pour un temps), Rune Ljungberg (auteur de « Båddat för lusta », 1972, premier long métrage porno officiellement diffusé en Suède), et quelques autres, tous grands faiseurs de films où le cul abonde... mais où la chair est triste, hélas ! Deux grandes exceptions : Joseph W. Sarno et Bo A Vibenius. Sarno, après un long séjour aux Etats-Unis où il confectionna à la chaîne des nudies dénués de tout intérêt, filme (plutôt mal) des histoires souvent nulles, mais parfois

L'étonnante scène de french-cancan lubrique de « I Tyrens Tegn » (« Spécialités danoises ») de Wex



Berit Persson dans « Misshandlingen » (« Vent de fronde »), de Lasse Forsberg (1970), l'un des rares films authentiquement politiques produits en Suède.



« Skärseld », de Michael Meschke (1975), adaptation du « Purgatoire » de Dante sur zizique du Pink Floyd. ▲



▲ Christina Lindberg dans le nullissime et moralisateur « Anita » (« Les Impures »), de Torgny Wickman (1972) : voir « S.S.S. » n° 8.

valorisées par un script délirant et par un goût certain pour le baroque (on sait que l'une d'elles, « Le château des messes noires », fut présentée en France, en version châtrée, comme production suisse : quelques critiques firent grand cas de ce Joe Sarno, cinéaste nouveau venu !). Bo A Vibenius, réalisateur en 1970 d'un film pour enfants (« Hur Marie träffade Fredrik, älsnar Rebus, kängurur Ploj och... »), est l'auteur de « Thriller » (sous le nom d'Alex Fridolinski) et de « Breaking Point » (sous le nom de Ron Silberman Jr.), dont nous avons parlé (« S.S.S. » n° 6 et 8) et dont nous reparlerons.

Moins délibérément commerciaux et érotomanes, mais assez intéressants sont parfois Alf Sjöberg (« Fädern » - « Le père », 1969, film naïvement psychanalytique mais fascinant), Jonas



Nina Larsen et Gert Günther dans « Narko... » en film om kuerlighed », de Claus Orsted (1972), film sur les « freaks » danois.

Le cul dans l'Art-et-Essai suédois : une morne image du morne « Viskningar och rop » (« Cris et chuchotements »), du morne Ingmar Bergman (1972). Grigris et suçotements. ▶

Cornell (« Som natt och dag » - « Comme le jour et la nuit », 1969, film dont le psychologisme bourgeois atteint une bizarre dégénérescence), Michael Meschke (qui s'applique à illustrer Dante putassièrement mais

non sans charme), Lasse Forsberg (dont le premier film, « Misshandlingen » - « Vent de fronde », 1970, mêle savoureusement le cul à la subversion anarchisante).





Inger Sundh et (dépoitrillée) Marie Liljedahl dans « Någon att älska », de Joseph W. Sarno.

Marie Liljedahl dans « Någon att älska » (« Inga and Ralph » ou « Inga II »), réalisé en 1971 par le Suédois Joseph W. Sarno (qui fut, aux U.S.A., un pionnier du « nude »).

end » (1962), curieux (mais ambigu) film sur les états d'âmes des petits bourgeois partouzeurs.

Ceci dit, les films érotiques ou pornos abondent au Danemark. Las ! De « Mazurka du puceau » en kronhausennerie, ces productions puent morne-ment la bonne santé, la bêtise auto-satisfaite et le moralisme new look.



Inger Sundh et Lissi Alandh dans « Någon att älska », de Joseph W. Sarno.



D'après les rares films parvenus jusqu'à nous, la Norvège ne semble guère favoriser l'encanaillement de ses cinéastes. Quant au cinéma finlandais, le cul y est courant mais pas très follichon. Le fort culturel Maunu Kurkvaara fait parfois des incursions dans l'érotisme, et l'un de ses films (Indiqué par Jean Béranger sous le titre « Rapport ou ballade à propos des filles des ports », et diffusé en Belgique sous le titre « Les filles du Nord ne sont pas froides ») fut, en 1964, consacré au folklore portuaire, avec putes à la cuisse avantageuse et savants déshabillages.

Au Danemark, les films les plus chouettes sont des courts métrages pornos, directement vendus en 8 mm (ceux d'un certain Peter Fleming, par exemple, dont l'étonnante vulgarité rehausse le baroque sophistiqué). Dans la patrie du triste Dreyer (mais aussi du général Benjamin Christensen), les cinéastes culturellement reconnus (Henning Carlsen, Erik Balling) n'utilisent qu'un érotisme de bonne compagnie. Gabriel Axel (alias Gabriel Morch, d'abord acteur) et Preben Philipsen se risquèrent à signer quelques films de cul, mais en demeurant prudemment assez sages, tandis que Palle Kjørulff-Schmidt ne retient l'attention que pour « Week-

Quoique loin d'être enthousiasmant, le film de Werner Hedman (un producteur séduit par la mise en scène) « I Tyrens Tegn » (« Spécialités danoises » - « Sous le signe du Taureau », cf. « S.S.S. » n° 9) détonne, par son pervers raffinement complaisamment décadent, dans cet océan de médiocrité et de conformisme, où le cinchole le plus pépère véhicule l'idéologie la plus réactionnaire.

Jérôme FANDOR.



Marie Liljedahl, caressée par Gio Petré et (de dos) Olivera Vuco dans « Ann och Eve, de erotiska » (« Ann et Eve »), d'Arne Mattson (1970) : l'un des films récents de l'« inventeur » de l'érotisme suédois.



▲ Jane Mansfield

JAYNE MANSFIELD

Vera Jayne (ou Jane) Palmer naît le 19 avril 1933 à Bryn Mawr, en Pennsylvanie (U.S.A.). Débuts au théâtre dans la troupe d'amateurs de son collège. Le 28 janvier 1950, elle épouse Paul Mansfield, dont elle gardera le nom. Le 8 novembre 1950, naissance de sa fille Jaynie Marie. En 1952, Jayne Mansfield est élue Miss Photoflash. En 1953, elle joue au Petit Théâtre de Dallas. Elle gagne Hollywood en 1954 : la Paramount lui fait tourner un test (une lecture de « Sainte Jeanne », de Bernard Shaw !), qui s'avère négatif. En 1955, elle divorce et fait sensation en éclipçant Jane Russell lors de la première, à Palm Springs, de « Underwater » (de John Sturges), où elle ne joue pas. Aussitôt, débuts à l'écran. Premier succès professionnel en 1956, lorsqu'elle parodie Marilyn Monroe sur scène, à Broadway, lors de la création de « Will Success Spoil Rock Hunter » (de George Axelrod). Au cinéma, premier rôle important en 1957, dans « La blonde et moi » (Jayne n'étant créditée aux génériques que depuis « Pete Kelly's Blues »). En janvier 1958, elle épouse l'athlète-acteur Mickey Hargitay (dont elle aura trois enfants). A Hollywood, elle roule dans une Jaguar rose, habite une villa rose de trente-cinq pièces tapissées de rose, fait creuser une piscine rose en forme de cœur. En 1960, elle débute au music-hall et tourne son premier film en Italie : « Les Amours d'Hercule », péplum fauché qui marque le début de la décadence de sa gloire... et de l'apothéose de son délire. En 1962, la foule la déshabille au Carnaval de Rio. En 1963, elle est la vedette d'un des premiers nudes, « Promises, Promises ». En 1964, elle joue « Bus Stop » au théâtre, divorce de Mickey Hargitay (qui referra près d'elle une figuration dans « Amour primitif » en 1966), et épouse le réalisateur italo-américain Ottaviano Matt Cimber, qui lui fabriquera un fils. Parallèlement, elle collectionne les amants célèbres : le chanteur brésilien Nelson Sardelli, l'avocat yankee Sam Brody, le producteur italien Enrico Bomba, et même (selon un autre de ses compagnons de lit, son secrétaire Raymond Strait) le président John Kennedy. Elle divorce de Cimber en 1965. Le 29 juin 1967, à 23 miles de New Orleans (où elle se rend pour participer à une émission de télé), sa voiture s'encastre, à pleine vitesse, sous un camion. Elle est tuée sur le coup, décapitée. Prés d'elle, se trouvent trois de ses cinq enfants (indemnes) et Sam Brody (égalemment tué).

J.-Pierre BOUYXOU.

Jane Mansfield ▼

CHAIR DISPARUE



JAYNE MANSFIELD



◀ Carte postale posée par Jane Mansfield.

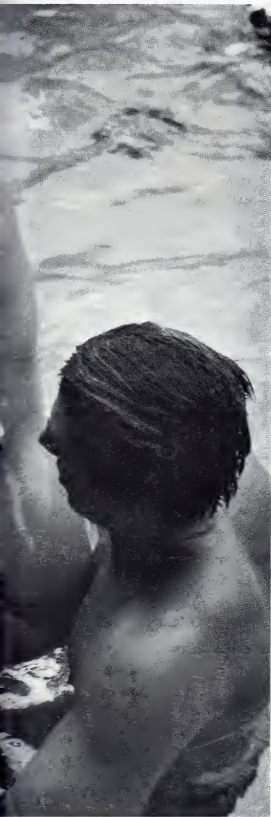
Jayne Mansfield, ou la vamp dégénérée par excellence... Héritière de tous les excès hollywoodiens, elle fut l'incarnation candide d'un certain visage de la décadence, la symbolisation de toutes les outrances. Moue trop libidineuse, sophistication trop stéréotypée, vulgarité trop agressive, cellulite trop exhibée: c'est presque de la science-fiction que relève son cas.

Elle n'était point dépourvue de talent (les films de Tashlin et de Gilling le prouvent) et était capable, au-delà de sa propre aberration, de retrouver la source et la finalité de l'érotisme le plus authentique (« La Blonde et les Nus de Soho », son rôle le plus étonnant, suffirait à le démontrer). A travers les titres exemplairement ringards de sa filmo (du péplum de Bragalia au nanar de Scattini), elle véhicula des splendeurs hypertoniques dignes d'une version érotisante de « Freaks ». C'est là un compliment, formulé sans ironie.

J.-Pierre BOUYXOU.



▲ Kenneth More et Jane Mansfield dans «La Blonde et le Sheriff»



▲ Jane Mansfield dans «Amour Primitif»



▲ Jane Mansfield dans «Promises, Promises»

(Photos : Collections J.-P. Bouyxou
et J. Rig)

Jane Mansfield et F. Franchi dans
▼ «Amour Primitif»



CHAIR DISPARUE

HERITAGE FILMS 8mm Home Movie
THE GLAMOUR MOVIE TO END ALL GLAMOUR MOVIES

JAYNE MANSFIELD UNCENSORED

The Most BANNED! BARED! and
BARRED Film Ever!

for

PRIVATE ADULT EXHIBITION ONLY



100 ft 8mm. SILENT
£4.0.0

JAYNE MANSFIELD - UNCENSORED. 100ft 8mm £4.0.0

Publicité pour la vente d'extraits 8mm de «Promises, Promises» ▲



Jane Mansfield dans «Les Naufragés de l'Autocar» ▲

FILMOGRAPHIE

JAYNE MANS

Dans leur «Dictionnaire du Cinéma», Maurice Bessy et Jean-Louis Chardans affirment que Jayne a tourné en 1955 dans «Prehistoric Woman» (film qui, en fait, n'existe pas), puis dans «The Loved One» («Ce cher disparu»), de Richardson, en 1965 (ce qui est faux). Plusieurs films (dont celle de «Vedettes Incognito») citent «La vie de Jean Harlow» (film n'ayant jamais existé) en 1958, puis «The Student Boy» en 1959, «Deluxe Tour» en 1960, et «Here's Las Vegas» en 1961 (tous films dont l'existence est improbable). Dans «Trente ans de cinéma américain», Tavernier et Coursodon citent encore «Country Music U.S.A.» (1965), «Las Vegas Hillbillys» (1966) et «Single Room Furnished» (1967): il semble s'agir soit de projets abandonnés, soit de

- 1954 — Bout d'essai pour la Paramount.
- 1955 — «The Bachelor» (film de T.V.), de Steve Allen (U.S.A.).
- «Illegal» («Le Témoin à abattre»), de Lewis Allen (U.S.A.).
- «Hell on Frisco Bay» («Colère noire»), de Frank Tuttle (U.S.A.).
- «Pete Kelly's Blues» («La Peau d'un autre»), en Belgique: «Le Gang du Blues», de Jack D. Webb (U.S.A.).
- 1956 — «Female Jungle» («Jungle de Femmes»), de Bruno de Sota (U.S.A.).
- 1957 — «The Burglar» («Le Cambrioleur»), en Belgique: «L'Ange des mauvais garçons», de Paul Wendkos (U.S.A.).
- «The Girl Can't Help It» («La Blonde et moi»), de Frank Tashlin (U.S.A.).
- «The Wayward Bus» («Les Naufragés de l'autocar»), de Victor Vicas (U.S.A.).
- «Will Success Spoil Rock Hunter?» («Oh! For a Man!» («La Blonde explosive»), de Frank Tashlin (U.S.A.).
- «Kiss Them For Me» («Embrassez-les pour moi»), en Belgique: «Une sacrée bordée», de Stanley Donen (U.S.A.).
- 1958 — «The Sheriff of Fractured Jaw» («La Blonde et le Sheriff»), de Raoul Walsh (Espagne - G.B.).
- 1959 — «Too Hot To Handle» («La Blonde et les Nus de Soho»), en Belgique: «N'y touchez pas, ça brûle!»., de Terence Young (G.B.).

FIELD

fantomatiques petits films restés inédits.

Pour la télé, Jayne a tourné dans diverses émissions et dans des feuilletons, aux U.S.A. (« Burke's Law », « L'Homme à la Rolls »). En France, on l'a vue en 1962 dans l'émission de Dominique Nohain « Ah ! les femmes... » (quasi figuration). Elle est apparue de nombreuses fois dans des bandes d'actualité.

En 1973, Russ Meyer a annoncé le tournage d'une biographie de Jayne, avec Edy Williams. Le projet n'eut (hélas !) pas de suite.

Le court métrage (8 mm, muet, noir et blanc) « Jayne Mansfield Uncensored » (diffusé en 1964 par la firme anglaise Heritage Film) est constitué de simples extraits de « Promises, Promises ».

- 1960 — « The Challenge » (« Un Compte à régler » : en Belgique : « Je défie »), de John Gilling (G.B.).
- « Gli Amori di Ercole » (« Les amours d'Hercule »), de Carlo Ludovico Bragaglia (It.).
- 1961 — « The George Raft Story » (« Le Dompneur de femmes »), de Joseph M. Newman (U.S.A.).
- 1962 — « It Happened in Athens », d'Andrew Marton (U.S.A. - Grèce).
- « Panic Button » - « Il Bottone della Panica », (« Signal d'alarme »), de George Sharman (It. - U.S.A.).
- 1963 — « Promises, Promises » (en Belgique : « Promesses, que de promesses ! »), de King Donovan et Tommy Noonan (U.S.A.).
- « Heimweh Nach Saint-Pauli » (en Belgique : « Freddy et le Nouveau Monde »), de Werner Jacobs (R.F.A.).
- « Die Herren Partie », de Wolfgang Staudte (R.F.A.).
- 1964 — « La Morte Vestita di Dollari » (en Belgique : « La Môme aux dollars »), de Ray Nazaro (It.).
- 1966 — « Amore Primitivo » (« Amour primitif »), de Luigi Scattini (It.).
- « Fat Spy », de Joseph Cates (U.S.A.).
- 1967 — « A Guide For The Married Man » (« Petit Guide pour mari volage »), de Gene Kelly (U.S.A.).
- « Spree », de Mitchell Leisen et Walton Green (U.S.A.).

▼ Jane Mansfield



▲ Jane Mansfield



▲ Jane Mansfield.

ANGES ET CHÉRUBINS



Eve vue par Korkidi ▲



Ana Luisa Peluffo ▲



Ana Luisa Peluffo et Jorge Humberto Robles ▲

Surprise plutôt bonne, cette première réalisation de Rafael Corkidi, l'opérateur de Jodorowsky pour « La montagne sacrée » (1). Le prologue (ou premier « sketch ») a recours aux pires clichés du cinéaste esthétisant, pour montrer allégoriquement Adam et Ève : deux gosses nus (la petite fille étant exhibée de façon très complaisamment troublante). Rupture : le long central puise toute son inspiration dans un baroque systématique. C'est parfois un peu longuet, volontiers assez chantant, souvent candide et facile. Mais c'est bougrement bizarre, et ça ne fait appel à aucune des ficelles chères à Fellini ou à Jodorowsky (et les références à Stroheim). Le film fonctionne curieusement par séquences autonomes, parfois ratées (le repas où nul ne mange), parfois étonnante (le baiser nécrophilique sous l'orage, les scènes de cul dans l'église, l'hallucinant final vampirico-féliciste), qui s'ordonnent peu à peu selon un rituel extrêmement sévère. C'est à la fois irritant de « sérieux » (le pamphlet anti-familial simpliste), pas très bien foutu (emploi hasardeux du zoom, montage approximatif), et plutôt fascinant (sobriété du délire contrôlé, sophistication d'une peu brechtienne « distanciation »).

Côté cul, Ana Luisa Peluffo est (dans l'hystérique scène finale du « sketch » central) très propice à l'acte, et il faut noter que la nudité (sauf, toujours, dans la scène finale) est utilisée soit comme élément de perversité extériorisée (la petite fille), soit comme motif non érotique de décoration (Helena Rojo). C'est déjà pas si mal, par rapport à l'utilisation putassièrement racoleuse habituellement faite, au ciné, de la fesse féminine.

Jérôme FANDOR.

(1) Corkidi a aussi été l'opérateur de « La Mansion de la Locura » (Juan Lopez Moezuma), « Pubertine » (P. Leder, J.-A. Alcaraz et L. Urias), « Apollinar » (Julio Castillo), « La Muerte de Pancho Villa » (Mario Hernandez), « Peregrina » (Hernandez), et de divers courts métrages (dont ceux de Carlo Velo et Angel Flores). En 1974, il a réalisé, écrit et photographié « Amandar Anapu ».

FICHE TECHNIQUE :

« Angeles y Querubines » (« Anges et chérubins ») - Réal. et Ph. : Rafael Corkidi - Sc. : Carlos Illca - Montage : Federico Landeros - Musique : Nacho Mendez - Assistant réal. : Fernando Duran - Maquillage : Graciela Gonzalez - Technicolor - Durée : 89 mn. - Prod. : Cine Producciones - Distr. : Cimex France - Origine : Mexique, 1971 - Avec Helena Rojo (Angela), Ana Luisa Peluffo (sa mère Gabriela), David Silva (son père Ismael), Jorge Humberto Robles (Christian), Roberto Canedo (son père Don Jacobo), Coralito (la chanteuse), Cecilia Perez (Onphale).

ELLES EN VEULENT

(PORNO FLASH

OU ENCORE:VOLUPTÉ SEXUELLE)



Robert Woods et Greta Vayan ▲



Robert Woods et Karin Well ▲

Comédie trouduculesquement italienne, «Elles en veulent!!» requiert les imperturbables qualités des scénarios du genre: intrigue menée rondement, parsemée de lenteurs érotiques, imbibée de psychologie retorse... Le tout marié à un humour typiquement latin.

Donc, rien de nouveau dans ce film, la preuve: on y retrouve, avec un plaisir pervers, les mécanismes bien huilés qui remplissent les salles obscures.

Monique, 16 ans: fraîche émoulue du collège, ingénue perverse.

Firmino, 25 ans: le footballeur chéri de l'équipe locale.

Sabina, 30 ans: sœur aînée de Monique et femme de Lucas.

Lucas: le play-boy-pêcheur du coin, mari de Sabina.

La putain du village: personnage comique.

Le curé du village: personnage comique.

A partir de cette charmante équipe de stéréotypes, il est aisé d'élaborer une histoire confortable, pas du tout dérangeante ni pour nos méninges, ni pour la morale. Autrement dit: il y a échange de partenaires au niveau des deux couples, puis tout rentre à nouveau dans l'ordre. Voilà. «Elles en veulent!!»: saura-t-on jamais de quoi?

R. Genet.

Fiche technique: «Elles en veulent» (devenu «Porno Flash» puis «Volupté Sexuelle»). Réal.: Sergio Bergonzelli. Scén.: Piero Regnoli (version française: Arnold). Photo: Tonino Maccoppi (couleurs). Mus.: Nello Ciangherotti. Prod.: Mario Caporali (Apotheosis cinematografica, Rome). Dist.: C.P.F. Origine: Italie, 1973. Interprétation: Robert Woods, Karin Well, Greta Vayan, Carlo Micolano, Pupo de Luca, etc. Durée: 1 h 27'.



▲ Robert Woods et Karin Well

LA PHILOSOPHIE
SUR
L'ACCOUDOIR

GROS PLAN

Le film de John Byrum nous raconte la vie d'un réalisateur qui franchit assez mal le passage du cinéma muet au cinéma parlant; déjà, on sait qu'il va se recycler dans la confection de petits films érotiques destinés aux soirées cochonnes d'Hollywood. Boy Wonder, superbement interprété par Richard Dreyfuss, ne se préoccupe que de son plaisir de filmer et non de la destination ou de l'utilisation de sa production.

Cette production grinçante qui tourne au drame (mort par overdose d'une des protagonistes), n'est pas un seul instant le film de réflexion que «la» critique, en mal d'amour s'est plu d'y voir... Ce n'est qu'un amalgame de psychologies plus ou moins bien accrochées à leur milieu qui

nous bombarde par ailleurs de références anecdotiques réelles (code Hays, Lilian Gish, W. Reid, Louis B. Mayer...); les éléments principaux du petit monde porno de l'époque ont le mérite de ne rien nous cacher de la «vie intense» de ces «marginaux».

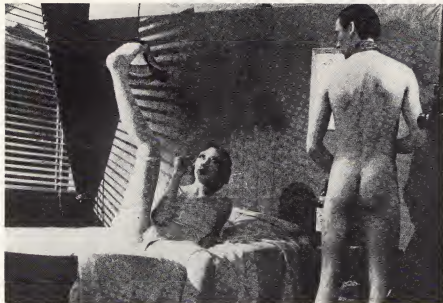
Comme on l'a trop souvent répété, ce film n'est nullement l'histoire de Sternberg; et, s'il faut à tout prix jouer aux retrouvailles : il s'agirait plutôt de William Desmond Taylor, réalisateur à la Paramount qui fut impliqué dans d'obscurs scandales, liés au fétichisme, à la mort de starlettes et d'incroyables «parties». (Il y a aussi des analogies avec la vie de James Whale qui, homosexuel notoire, ne put plus tourner un seul mètre de pellicule.)

R.M.



Fiche technique :

GROS PLAN (Inserts). Réal.: John Byrum. Scén. et Adapt.: J. Byrum. Photo: Denys Coop. Mont.: Mike Bradsell. Prod.: Davina Belling et Clive Parsons. Dist.: Artistes Associés. Durée: 1H56'. Orig.: USA, 1975. Interp.: Richard Dreyfuss (Boy Wonder), Jessica Harper (Cathy Cake), Stephen Davies (Rex), Veronica Cartwright (Harlene), Bob Hoskins (Big Mac), etc...



EMMANUELLE 2



Sylvia Kristel et Umberto Orsini (sur les trois photos)



FICHE TECHNIQUE :

EMMANUELLE, L'ANTI-VIERGE (devenue « EM-MANUELLE 2 »). Réal. : Francis Giacobetti. Scén. tiré du roman d'Emmanuelle Arsan, adapt. : Bob Ella et F. Giacobetti. Photograph. : Robert Fraïsse (couleurs). Mus. : Francis Lai. Mont. : Marie-Sophie Dubus. Décors : François de Lamothe. Son : Daniel Brisseau. Prod. : Yves Rousset-Rouard (Tinaclra Films). Dist. : Parafrance. Origine : France, 1975. Interprétation : Sylvia Kristel (Emmanuelle), Umberto Orsini (Jean), Catherine Rivet (Anna-Maria), Christine Lagache (Christine), Caroline Laurence (Ingrid), Florence Lafuma (Laura), Venantino Venantini (joueur de polo), Claire Richard (Wong), Christine Gibelin (première masseuse), Eva Hamel (deuxième masseuse), Laura Gemser (troisième masseuse), etc.



Sylvia Kristel ▲

1. - Un peu gros les sabots ! Parafrance (le petit frère de Gaumont) qui distribue « Emmanuelle 2 » est un des organismes traitres (1) qui avait promis y a peu de temps, maquillé dans des propos d'« autodiscipline professionnelle », de ne plus diffuser de films pornos, se voit aujourd'hui tracassé pour la sortie d'« Emmanuelle 2 ». Bien fait !

2. - Ne nous y trompons pas, ce qui est « bien fait », c'est la promotion du film. Le principal agent publicitaire du film, c'est Michel Guy, le ministre de la Culture en personne ! Il s'est pas gourré, lui. Il a bien vu là le « nouveau » type de film porno dont rêve son patron. C'est dans des films comme « Emmanuelle 2 » que nos grands-parents (ces vieux cons qui jugent pour nous) aimeraient bien voir les Français se vautrer. C'est bien un film comme ça qui peut représenter la béquille nécessaire au « nouveau » couple giscardisant à promouvoir (voir le show télévisé de la Famille Présidentielle). C'est donc bien un film comme ça qu'il faut classer « X » à grand bruit et beaucoup inciter tout le monde à vouloir le voir ! Bravo, ça se tient.

3. - Le film ? Si ya pas de quoi fouetter un chat (cadrages incroyablement sages, peut-être trois ou quatre poils z'intimes, mais rigoureusement rien d'autre si ce n'est quelques ondulations de corps propres dans de jolis décors), ya par contre de quoi avengler pas mal de spectateurs (Giacobetti n'a pas imagé « Lui » avec succès pendant des années pour rien !). Au lieu d'être tout bonnement insipide comme le premier, « Emmanuelle 2 » séduit sournoisement nos cerveaux en mettant un signe égal entre l'atmosphère moite et coloniale de l'écran et la moiteur ramolissante des salles de projection.

4. - La conception du couple qu'on y gobe. Libéral avancé (air connu), Emmanuelle et Jean s'« aiment », donc ils peuvent faire ce qu'ils veulent puisque justement ils n'« aiment » pas les autres (ceux qu'ils baisent). Très bon tout ça. Élitiste, individualisant, méprisant mais tout de même soigneusement étriqué dans ses conceptions. Le Kouple retombe toujours sur ses pattes comme le cache très mal le plan final qui traîne bien en filigrane l'image des Kouples bien réguliers vus sur la plage deux ou trois images avant. Le tout bien nappé de l'espèce de merde coliqueuse qu'est la musique de Francis Lai et dont un jour il faudra bien dire tous les méfaits.

5. - Disons enfin que chaque plan de ce film publicite tout ce qu'il y a de plus vieux au monde : la Chine de Hong-Kong, le colonialisme le plus visqueux, l'esclavagisme déguisé (celui qui nous fait tripoter du regard les belles exotiques), l'érotisme le plus truqué et la propreté la plus dégoûtante. Le sexe ne sortira toujours que plus méconnu de telles empoisonnantes apologies de la loi déguisée en coquigne.

J. RIG.

Venantino Venantini et Sylvia Kristel. ▼



EMMANUELLE 2, L'ANTIVIERGE



Umberto Orsini regardant S. Kristel sous Catherine Rivet



S. Kristel et Ch. Gibelin, puis Catherine Rivet et Eva Hamel, et enfin U. Orsini et Laura Gemser.

FLASH
BACK

FRANCOISE PREVOST dans

MONT-DRAGON

Dans « Montdragon », Françoise tient le rôle d'une Madame-la-Colonelle. Comme le montre une partie de nos photos (page 36), les pratiques sexuelles de son mâle (Jacques Breil), assez nazies, sont militairement menées... et puis en même temps ou après, la belle Françoise se console dans les bras de Catherine Rouvel (page 47)... de toute façon, ce qui compte ce n'est pas de reparler de ce vieux navet de Jean Valère mais bien de dire tout le plaisir qu'offre, dans ce film, la présence du corps et de la personnalité de la comédienne. En dépit des tabous et des préjugés de nos années 70, Françoise Prévost —

dont le courage n'est pas à prouver, on le sait (il n'y a qu'à lire son livre qui relate sa lutte personnelle contre le cancer) — n'a jamais joué la fausse pudeur et c'est toujours avec un plaisir certain qu'elle s'est dénudée à l'écran (il existe de nombreux films italiens qui offrent aussi des images de son corps nu), plaisir qui régalait nos yeux encombrés d'images de jeunes filles vainement nues. Françoise Prévost a prouvé, depuis longtemps, qu'une comédienne peut jouer nue sans détruire sa carrière, les problèmes des comédiens ne se situant pas au niveau de la pudeur !

R.G.



FICHE TECHNIQUE :

F.T. : Montdragon ». Réal. : Jean Valère. Scén. tiré du roman de Robert Margerit, adapt. : Pierre Pelegri, Philippe Dumarcay, Jacques Ralf et J. Valère. Photo. : Alain Levent (couleurs). Mus. : Jack Arel. Prod. : André Cotton et Rita Laffargue. Distr. : Films Jacques Lelienne. Durée : 1 h 30'. Origine : France, 1970. Interprétation : Jacques Brel, Françoise Prévost, Catherine Rouvel, Carole André, Paul Le Person, Pascal Mazzotti, Maria Michi, Gérard Berner, etc.



Stars SYSTEM

Stars SYSTEM 1
 8 photos tirées de son 1er album
 "MAISON DE CUIR"
 "MAISON DE CUIR"
 "MAISON DE CUIR"
 "MAISON DE CUIR"

Stars SYSTEM 2
 "MAISON DE CUIR"
 "MAISON DE CUIR"
 "MAISON DE CUIR"
 "MAISON DE CUIR"

Stars SYSTEM 3
 "MAISON DE CUIR"
 "MAISON DE CUIR"
 "MAISON DE CUIR"
 "MAISON DE CUIR"

Stars SYSTEM 4
 "MAISON DE CUIR"
 "MAISON DE CUIR"
 "MAISON DE CUIR"
 "MAISON DE CUIR"

Stars SYSTEM 5
 "MAISON DE CUIR"
 "MAISON DE CUIR"
 "MAISON DE CUIR"
 "MAISON DE CUIR"

Stars SYSTEM 6
 "MAISON DE CUIR"
 "MAISON DE CUIR"
 "MAISON DE CUIR"
 "MAISON DE CUIR"

Stars SYSTEM 7
 "MAISON DE CUIR"
 "MAISON DE CUIR"
 "MAISON DE CUIR"
 "MAISON DE CUIR"

Stars SYSTEM 8
 "MAISON DE CUIR"
 "MAISON DE CUIR"
 "MAISON DE CUIR"
 "MAISON DE CUIR"

vous offrez...

pour tout abonnement d'un an l'ouvrage recherché de notre collaborateur Paul-Hervé MATHIS et Anna VANGEL, consacré à José BENAZERAF dans la collection "Anthologie Permanente de l'Erotisme au Cinéma" dirigée par Eric LOSFELD au "Terrain Vague".

**230 PHOTOS
UN CADEAU DE
24F**

Anthologie Permanente de l'Erotisme au Cinéma
 JOSÉ BENAZERAF

ABONNEMENTS

12 numéros + le
 « livre-cadeau » .. 90 F 1 an
 6 numéros 50 F 6 mois
 Règlement à l'ordre de Stars
 System par chèque bancaire.

NOM
 Prénom
 Rue
 Ville
 Code postal
 Stars System, 55 passage Joffroy,
 75009 Paris.